

JEAN-RENÉ LEMOINE

# Ecchymose

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

“Auteurs Présents” bénéficie du soutien du Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Rhône-Alpes) – partenaire dès les premières heures de ce comité – et de la Fondation du Crédit Mutuel pour la lecture qui soutient dans toute la France, au sein des milieux scolaires, des actions de sensibilisation à la lecture et à l’écriture dramatique contemporaine.



© 2005, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 2-84681-137-7

C’est pour favoriser la diffusion et la connaissance des écritures théâtrales d’aujourd’hui que les Célestins, Théâtre de Lyon, ont mis en place, dès 2000, un comité de lecture.

Au fil du temps, ce travail a fait l’objet de prolongements multiples : production et diffusion, travail en direction des lycéens et étudiants, et désormais publication.

Avec la complicité de leurs professeurs et de dramaturges, les élèves lisent et choisissent un corpus de textes au cours de l’année. Ensemble, ils questionnent ces œuvres, confrontent leurs points de vue et imaginent des mises en espace.

Ces rencontres donnent lieu à des échanges entre auteurs et lycéens lors de la manifestation publique “Auteurs Présents”.

Point d’orgue aux travaux dramaturgiques élaborés pendant un semestre, cette manifestation propose de rendre visible la synthèse de ces réflexions en conviant les auteurs, les étudiants, les enseignants et tout spectateur passionné de littérature théâtrale, à croiser leurs points de vue esthétiques, thématiques et stylistiques. Ces discussions ferventes sont agrémentées par la lecture à voix haute de courts extraits de textes.

La publication de *Décomposition d’un déjeuner anglais* de Marie Dilasser, *Ecchymose* de Jean-René Lemoine et *Jours de France* de Frédéric Vossier, marque une étape importante de cette démarche concrétisée en 2005, avec des élèves de l’institution des Chartreux et des lycées Ampère, Édouard-Herriot et Saint-Exupéry de Lyon.

*Le comité de lecture et la manifestation “Auteurs Présents” sont dirigés par Denys Laboutière.*

## CAPITALE DE LA DOULEUR

On oublie souvent à quel point le deuil est l'une des formes de la passion. Le deuil n'étant que le prolongement de l'amour par d'autres moyens.

*Ecchymose*, fort de ce constat, vient nous rappeler que c'est dans la langue des vivants que se dit le mieux « la vie des morts ». La pièce serait en cela une revisitation de la tragédie antique, si elle n'opérait obstinément un cadrage serré sur un personnage double et unique à la fois – Zaïre. Par une sorte de *blow-up* (d'agrandissement), Jean-René Lemoine fait émerger ce qu'au fond la tragédie antique refoulait, une parole proprement intime, vertigineusement enroulée sur elle-même, détachée de tous liens avec la communauté, sauvagement affranchie des droits et devoirs de la cité. Ici ne règne en maître que l'irréductible souffrance singulière d'une femme.

Avec son écriture au scalpel, *Ecchymose* fouille les entrailles vives de la perte et du manque. Zaïre, munie de son double fantomatique, entourée du chœur silencieux de ces Chimène, Rodogune, Juliette, Ophélie, décline toutes les postures du désir retourné en son inverse de mort. Ce qui frappe dans cette ronde féminine qui s'insinue comme un lamento ou un nocturne, c'est son air de ne jamais vouloir en finir. Comme si la disparition de l'être aimé cristallisait,

soudainement, une parole qui n'avait jamais pu être dite. On aime toujours *trop tard*, semble nous dire la pièce. Et ce n'est que dans cet après-coup que l'on peut enfin parler, montrer le *fond de son cœur*.

Voilà donc le très précis apport d'*Ecchymose* : l'invention de ce « temps » suspendu de la parole. Livré dans un troublant lieu de passage, entre deux mondes (l'Afrique, l'Occident), entre deux époques (le rappel du juste avant et le juste après la mort). Ce n'est donc pas un hasard si cette pièce, qui est tout sauf morbide, change de temps en son milieu, quitte le passé pour le futur proche. Il s'agit bien de montrer le deuil à l'état le plus nu, sa propension à nous ramener à l'essentiel, à ce qui brûle, nous consume. En cela *Ecchymose* force notre nuit à se faire jour, autrement dit, cette splendide et terrible pièce ouvre toutes grandes les portes d'un inconscient roulant vers nous à tombeau ouvert. L'inconscient d'une femme qui se dresse devant nous comme devant son propre miroir, irrémédiablement brisé.

YAN CIRET

*à M. S.*

*Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,  
Tant il fait doux par ce soir monotone  
Où se dorlote un paysage lent.*

PAUL VERLAINE

## PERSONNAGES

ZAÏRE

*ZAÏRE 2, invisible d'abord, elle apparaît et disparaît ensuite comme un fantôme.*

*Les suivantes :*

OPHÉLIE

JULIETTE

RODOGUNE

CHIMÈNE

*La création d'Ecchymose a eu lieu le 27 avril 1999 au Théâtre de la Tempête dans une mise en scène de l'auteur avec Nicole Dogué (Zaïre), Jenny Alpha (Zaïre 2), Yasmina Ho You Fat (Ophélie), Isabelle Fruleux (Juliette), Myriam Tadessé (Rodogune) et Michèle Lemoine (Chimène).*

*Décor : Georges Vafias ; costumes : Régina Martino ; lumières : Maro Avrabou.*

*C'est un espace nu – à l'exception d'une chaise – autour duquel il faudra créer un brouillard, une impression de fumée, de vapeur, comme si le rectangle ainsi délimité était entouré de limbes d'où surgiraient Zaïre et les suivantes, limbes qu'elles pourraient scruter à loisir et vers lesquels elles repartiraient à la fin de leur pèlerinage.*

*Pénombre moite et crépusculaire, murmure indéfinissable, lenteur.*

*Zaïre est allongée à même le sol. Elle dort.*

*Entrent les suivantes : Ophélie, Juliette, Rodogune et Chimène.*

*Elles portent des robes aux couleurs sombres dont les plis bougent lentement autour de leurs corps et dont les traînes ralentissent la déambulation.*

*Leurs cheveux sont tressés en nattes épaisses nouées sur la nuque ou prisonniers de résilles comme dans les tableaux du Greco ou de Vélasquez.*

*Il y a dans ces coiffures quelque chose d'antique et d'africain.*

*Les suivantes marchent lentement et viennent s'asseoir par terre à côté de Zaïre.*

*Recueillement.*

*Zaïre se réveille.*

ZAÏRE. – Vous me regardiez dormir ? J'aimerais dormir encore un peu. Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi dormir encore un peu. C'est si bon de dormir sur la terre. Ce n'est pas une punition. C'est si bon de dormir sur la terre. Laissez-moi dormir encore un peu.

*Les suivantes sortent.*

*Zaïre s'étend à nouveau sur le sol.*

*Pendant ce temps, on entend la voix de Zaïre 2.*

ZAÏRE 2. – Des nuits sombres qui s'assombrissent encore, torrides, épaisses, nuits de torpeur et de repos. Les bêtes fauves gisent dans la savane et s'accouplent de temps en temps. Il y avait tant de nuages ce jour-là, était-ce jour ? nuit, jour, quelle importance, oui, les nuages, comme des cascades cotonneuses suspendues dans le ciel toujours bleu, toujours... pur. Des clochettes ont sonné et les petites filles en jupes plissées sont sorties par la porte de l'école qui vient d'être repeinte et ont dévalé la colline. Il faudra essuyer ces larmes. Essuyer ces larmes. Larmes. Le couteau qui traverse le cœur, la viande et tout ce sang. Les bêtes fauves dans la savane et ce hoquet qui me torture depuis, depuis la nuit des temps. Une jeune femme galope et tombe. Chaleur de l'Afrique et des clairières. J'ai dû lire tout cela quelque part. Tout cela quelque part. Rien n'est vrai, rien n'est vrai, c'est impossible, cela ne se peut pas. Il va revenir. Il faudra bien, ils vont, il faudra bien qu'ils reviennent un jour. Tous. J'ai pleuré parce que le vase s'est brisé. J'ai caché les morceaux. Toujours les boîtes à musique. Toujours les rendez-vous dans le parc de la petite ville. Et ces bruits d'oiseaux si peu convaincants, ces regards farouches...

*(Zaïre se réveille.)*

... cette mine inquiète, cette peau lisse comme, comme – le mot m'échappe – mon Dieu ! Et puis à quoi bon, à quoi bon cette, cette litanie, ah, encore

cette, cette douleur au cœur, était-ce le cœur ? on dit le cœur, mais le sait-on vraiment ? Plongée dans le fond, le tréfonds de la solitude. Mal. Vraiment mal maintenant.

*Sur les dernières phrases, les suivantes sont entrées à nouveau.*

ZAÏRE. – Je n'arrive plus à dormir. Je n'ai pas pu me rendormir. Tout cela sera très long.

ZAÏRE 2. – Laissez-moi poser mes valises et souffler un peu. Laissez-moi m'asseoir et, s'il vous plaît, donnez-moi un verre d'eau fraîche, car je suis très fatiguée. Il y a des chiens qui hurlent dehors. Ils ont allumé toutes les lumières dans les rues. Qu'importe la chaleur.

*Silence.*

ZAÏRE. – Il faisait chaud ce matin quand j'y suis allée, je suis allée le voir ce matin. Son visage était sage, les traits de son visage étaient si détendus, il avait l'air de sourire.

ZAÏRE 2. – C'est toujours ce qu'on dit. Et pourtant c'est vrai. Je m'en souviens. Je m'en souviendrai toujours.

ZAÏRE. – Je m'en souviendrai toujours. Je suis restée longtemps à le regarder. J'étais immobile, debout.

ZAÏRE 2. – Après je me suis assise.

ZAÏRE. – Immobile, et je l'ai regardé longtemps, comme s'il dormait. J'ai... j'avais l'habitude de le regarder dormir, j'ai toujours aimé son sommeil.

ZAÏRE 2. – Dévoré, j'ai dévoré son sommeil. Il ne l'a jamais su, l'a-t-il su, me l'a-t-il caché ? Oh, que je voudrais qu'il me le dise, maintenant, qu'il me le dise, maintenant.

ZAÏRE. – C'était comme un cadeau de le voir encore, de pouvoir le regarder.

ZAÏRE 2. – M'évanouir, je...

ZAÏRE. – J'ai si peu de photographies. Si peu de traces. Alors qu'il y a tant d'images de moi, partout, qui jaunissent dans les tiroirs. Voilà. Je me suis sentie soudain très fatiguée et je suis venue ici, je me suis couchée sur la terre...

ZAÏRE 2. – ... froide, un peu humide, maternelle et rassurante...

ZAÏRE. – ... et j'ai dormi.

*(Silence. Elle s'assied.  
Sortent Chimène et Rodogune.)*

Je ne me regarde plus dans les miroirs. Je n'en ai plus besoin. Je suis fatiguée.

ZAÏRE 2. – Tout à coup le silence s'est étendu sur la maison comme une compresse d'eau fraîche. Ce n'est qu'un court instant. Je vais guetter le prochain bruit, la prochaine rumeur. J'aimais l'odeur de cuir

de ses bottes quand je m'approchais de lui. Je suis au-dessous du niveau de la mer.

*(Entrent Chimène et Rodogune avec un plateau chargé de nourriture.  
Elles mangent.)*

La lumière du jour me fait mal aux yeux. Il y a des instants qui semblent interminables. Tout cela ne finira jamais. Et pourtant dans un mois tout sera différent. Dans un mois la douleur sera devenue une autre douleur et je pourrai me lever, marcher, parler, sortir. Dans six mois peut-être. Je pourrai recevoir des visites et...

*Les suivantes regardent Zaïre.*

ZAÏRE. – Mangez, mangez.

ZAÏRE 2. – ... dans six mois je serai une autre. Et tout ne sera plus que souvenir. Dans six mois la lumière du jour me fera moins mal aux yeux. J'ai entendu sonner l'église. Il y a des enfants qui...

*(Silence.  
Rodogune et Chimène sortent avec le plateau.  
Zaïre se lève et va vers le fond de la scène. Dos au public.*

*Elle reste quelques instants, immobile. Juliette et Ophélie la regardent sans oser s'approcher. On comprend qu'elle pleure.*

*Juliette s'approche. Zaïre s'agrippe à elle. Elle est tendue à l'extrême. Courbée. Elle sanglote sans bruit, rivée au bras de Juliette.  
Ophélie est immobile.*

*Rodogune et Chimène entrent par deux entrées opposées et se figent.)*

ZAÏRE. – Je n'en peux plus... Je n'en peux plus.

*(Juliette ramène Zaïre vers la chaise et la fait asseoir.*

*Zaïre se relève.)*

Non, pas m'asseoir. Je ne veux pas m'asseoir. *(Silence.)* Tout est si lent. Tout est monstrueusement lent. Je n'y arrive plus. Je suis désolée, Juliette. Je n'y arrive plus. Je ne tiens plus.

*(Elle pleure.)*

Si je pouvais me reposer. Peut-être, peut-être vais-je m'étendre par terre et essayer de... non, c'est inutile, ce serait tout à fait inutile.

ZAÏRE 2. – Comme deux mondes, deux univers, deux globes qui se rencontreraient et le choc absurde des masses telluriques, giclées de terre partout, et le glissement des océans, c'est ça, l'hémorragie de mon cœur, qu'ils arrêtent cette alarme, cette sirène stridente au bas de l'escalier.

ZAÏRE. – Restez un peu à côté de moi, ne... ne partez pas encore.

*(Ophélie, Rodogune et Juliette se rapprochent.)*

C'est bien, c'est bien comme cela. *(Silence.)* Je me rappelle les soirées passées sur la véranda avec l'odeur humide de l'obscurité, le bruit lancinant des insectes, ce murmure d'enfants qui dorment. Et ces conversations sans rime ni raison, comme des liquides indéfiniment transvasés, éternelles variations

sur quelques thèmes chers, et lui qui riait. Vous vous rappelez ? J'aimais rester assise sur la chaise à bascule, je regardais le mouvement oscillant des étoiles. Parfois il y avait la brise. Et nous nous sentions mieux, vous vous rappelez ?

ZAÏRE 2. – Je devrais boire un peu, m'asseoir ou m'étendre sur le sol. Trouver une position. Il ne s'agit que de cela. Trouver la position. Il y a de l'écho dans cette maison. Je n'avais jamais entendu cet écho.

ZAÏRE. – Bien, c'est demain. C'est pour demain. Demain tout sera terminé. Cela fait des jours que nous attendons. Demain sera une journée difficile et après tout ira pour le mieux.

ZAÏRE 2. – Le crépitement langoureux des insectes. L'odeur capiteuse de l'encre dans l'encrier. Les nuits de Chine. On dit toujours nuits de Chine. Pourquoi ai-je dit nuits de Chine ?

ZAÏRE. – Je n'y vais pas. Je n'irai pas. Ce sera interminable. Il faudra saluer tant de gens, serrer des mains. Parler, prononcer tant de mots.

ZAÏRE 2. – Toujours les mêmes. Toujours la même litanie. La lente déambulation des amis et des connaissances et le filtre des mots.

ZAÏRE. – C'est étrange que le bonheur puisse s'arrêter comme cela, tout à coup, brisé par une...

ZAÏRE 2. – Comme une tranchée, un trou béant dans la douceur de l'habitude.